

Christian Mistral

Vautour

roman

BOREAL
COMPACT



Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

VAUTOUR

DU MÊME AUTEUR

DANS LE CYCLE « VORTEX VIOLET »

Vacuum, roman, Trait d'union, 2003 ; Éditions du Boréal, coll. « Boréal compact », 2006.

Valium, roman, XYZ éditeur, 2000 ; Éditions du Boréal, coll. « Boréal compact », 2004.

Vamp, roman, Québec Amérique, 1988 ; Typo, 1995 ; Éditions du Boréal, coll. « Boréal compact », 2004.

AUTRE

Léon, Coco et Mulligan, roman, Éditions du Boréal, 2007.

Fontes, poèmes et chansons, Triptyque, 2004.

Origines, essai, Éditions Trois-Pistoles, 2003.

Sylvia au bout du rouleau ivre, novella, XYZ éditeur, 2001 ; Éditions du Boréal, coll. « Boréal compact », 2007.

Papier mâché/Carton pâte, anti-romans tête-bêche, VLB éditeur, 1995.

Julien Vago, scénario, XYZ éditeur, 1993.

Fatalis, poème, XYZ éditeur, 1992.

Christian Mistral

VORTEX VIOLET

VAUTOUR

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Brigitte Henry, sans titre, 1999.

© Les Éditions du Boréal 2004
Dépôt légal : 2^e trimestre 2004
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Données de catalogage avant publication (Canada)

Mistral, Christian, 1964-

Vautour

3^e éd.

(Boréal compact ; 160)

Publ. à l'origine dans la coll. : Romanichels. Montréal : XYZ, c1990.

ISBN 2-7646-0312-6

I. Titre.

PS8576.I852V38 2004 C843⁷.54 C2004-940655-8

PS9576.I852V38 2004

Pour Guy

*Deshil Holles Eamus. Deshil Holles Eamus.
Deshil Holles Eamus.*

*Donne-nous, dieu du jour, dieu-vautour,
Horhorn, fécondation et fruit du ventre.
Donne-nous, dieu du jour, dieu-vautour,
Horhorn, fécondation et fruit du ventre.
Donne-nous, dieu du jour, dieu-vautour,
Horhorn, fécondation et fruit du ventre.*

*Houplà, c'est un garsungars! Houplà, c'est
un garsungars! Houplà, c'est un garsungars!*

JAMES JOYCE, *Ulysse*

*L'Amérique est immense, et les mains qui
vous caressent ont d'infinis pouvoirs.*

RAINER WERNER FASSBINDER

I

A posteriori

Ainsi donc, il y avait en constant filigrane de nos jours cette affaire incroyable du trou dans son cœur. Gros comme un dix cents, m'assurait-il, et à la naissance encore. Depuis, on ne savait plus trop. Peut-être gros comme un dollar d'argent. Comment savoir? Les organes n'ont pas de corps pour la radioscopie, ce ne sont jamais que chimères en sursis. La machine n'en concède l'existence que pour mieux se flatter de voir à travers. Les organes créent leur propre fonction qui est de transparaître sous la mitraille des rayons Röntgen, rayons X comme le nom d'une voyante, X comme la griffe paraphée d'un analphabète, les organes se dissolvent sur l'écran fluorescent, ils s'enlacent et vacillent, semblables à des fantômes encombrants. Aussi, comment savoir? Le cœur percé dont Vautour me parlait, la pompe trouée, peut-être cela existait-il encore, peut-être cela s'était-il réparé tout seul. Quoi qu'il en soit, je n'arrivais pas à me défaire de la métaphore du dix cents. Elle m'éveillait violemment la nuit, j'en concevais d'ignobles et terrifiants cauchemars où les sonnailles de piécettes

mécréantes se mêlaient à l'appel envoûtant, délétère d'une béance palpitante. Alors, mon propre cœur se mettait à pulser follement la chamade, le muscle de ma vie s'emballait comme un cheval soudain pris de rage et c'était de l'écume âcre et blanche qui me courait pour un temps à gros bouillons dans les veines. J'imaginai, j'oserai dire que je voyais comme très réelle dans le fond obscurci de ma chambre une pièce de dix cents enfler en grondant ses atomes de nickel jusqu'à prendre les colossales proportions d'un paysage métallique et le *Blue Nose*, le vrai, le *Blue Nose* grandeur nature, prenait la mer d'argent aqueux et faisait voile vers des rivages spectraux, emportant avec lui dans le secret de sa coque polie l'âme et le nom de mon ami.

Il y avait ces bains qu'il prenait toutes les nuits, cinq, six, parfois sept et jusqu'à douze par nuit, des bains brûlants sans savon qui seuls semblaient pouvoir fondre puis dissiper ses tourments physiques et qui laissaient sa chair molle, pleine d'une rouge flétrissure. J'avais mis longtemps à m'apercevoir du rituel, j'ignorais au début qu'il marinait quotidiennement de cette façon, car enfin, je crois juste de supposer qu'il en avait une vague honte et cela expliquerait pourquoi il attendait mon sommeil pour se relever et s'enfermer dans la salle d'eau. Peut-être aussi redoutait-il que, le sachant, je ne lui déconseille avec la dernière énergie ce traitement abusif qui, s'il le soulageait ponctuellement, chassant le mal de son corps dans l'eau par quelque osmose mystérieuse, ne pouvait que l'épuiser davantage et entraîner de funestes consé-

quences. Assurément, je lui aurais dit qu'il n'est pas bon pour l'homme de se baigner trop souvent, que l'eau n'est pas son élément, que macérer dans son jus toutes les nuits de la semaine jusqu'à l'aube le réduirait fatalement à l'état de loque drainée de sa substance. Je lui aurais dit aussi que la facture d'eau chaude devenait trop lourde pour mes moyens et que j'appréciais pouvoir prendre, au saut du lit, une douche qui ne soit pas glacée. Toutes ces choses, il ne les savait que trop bien, et je suppose que c'est pourquoi il m'a caché ses nocturnales à l'étuvée pendant si longtemps.

Je veux maintenant m'approcher de cette chair menacée qui est celle de Vautour et permettre au lecteur tout loisir de se l'imaginer. Ce n'est pas bien difficile et nous serons pour ainsi dire à armes égales, puisque je n'ai pas conservé de lui ne serait-ce qu'une photographie. C'est paraît-il un grand corps, quoique long serait plus juste et bien que mes impressions soient trompeuses du fait que je suis de loin le plus grand des deux. On le dirait assemblé d'os secs et pointus qu'on aurait accessoirement recouverts d'une mince, pudique et pâle membrane élastique. Ses jambes très droites et glabres témoignent d'une maigreur inquiétante, comme piquées sur les socles des chevilles dont deux doigts de pianiste feraient le tour sans effort. Les pieds sont petits, étroits comme ceux d'un prince. Toute sa structure et sa grâce fragile sont celles d'un prince déshérité, jeté hors du royaume dans la cité brutale, un prince déchu courant au bout de son sang, au bout de sa race anémique sans comprendre ce qui lui

arrive. Toutes ses portions anguleuses apparaissent remarquablement dépourvues de poils, voire de simples plages rugueuses, comme s'il avait cessé d'être un animal depuis plus longtemps que les autres, comme s'il était plus près des anges. Il a la fesse absente, aristocratique ; tous les volumes qui devraient être ronds chez lui s'étirent et s'aplanissent longitudinalement et tendent à fuir les contraintes de cette dimension globuleuse. Jusqu'à ses yeux, ses beaux yeux paisibles et bienveillants, qui ne soient plus des sphères mais d'étranges meurtrières amandoïdes surplombant les saillies accusées de ses joues. La narine évasée frissonne souvent, le nez mince est solidement planté et demeure en alerte. Cependant, ce sont les lèvres qui dominant l'ensemble avec une sorte de vanité satisfaite, qui pourrait n'être aussi qu'un avatar de l'ancienne noblesse perdue. Il faut laisser notre regard s'attarder un moment sur ces lèvres car elles cristallisent probablement l'essentiel de la nature de Vautour. Se peut-il que ce trou dans son cœur, par la magie de quelque détournement anatomique, fasse affluer plus de sang vers la bouche qu'il n'est nécessaire, gorgeant les muqueuses et leur conférant ce moelleux violacé qu'on ne retrouve que sur les portraits dynastiques accrochés aux cimaises des châteaux anglais ? Se peut-il que des lèvres épaisses figent l'attention sur la mince ligne de leur mariage, ligne abstraite et sinueuse et légèrement contemptrice du monde ?

Des lèvres que j'ai déjà déclarées faites pour mâcher des chattes et qui n'aimaient rien tant que ça, du moins à

les en croire, quand la voix grave de Vautour se laissait mouler en mots par ces lèvres lourdes de soif pour parler des souples lèvres salées qu'il avait baisées entre les cuisses des femmes, là où Dieu dort, et pour parler de la femme qu'il aimait maintenant, et peut-être, disait-il, peut-être qu'en cet instant précis elle se tend comme un cygne sur la pointe de ses chaussons de ballerine. Là-bas, toute seule, à l'autre bout du pays. Et lui ici. Rien ne le consolait de cette distance entre elle et lui, et de jour en jour ses lèvres s'amplifiaient comme le sein douloureux d'une parturiente.

J'ai pourtant fini par le convaincre d'aller voir un docteur. Juste pour se faire rassurer, puisque mes arguments selon lesquels il s'inquiétait pour pas grand-chose n'avaient plus sur lui l'effet calmant des débuts.

— Vas-y, dis-je. Ça te coûte rien d'y aller. On a l'assurance-maladie universelle, le meilleur système au monde, c'est pas pour rien. C'est pas pour rien qu'ils sont là, les docteurs.

— J'veux pas y aller.

Ses yeux mentaient, tout son être vibrait de peur et de souffrance et je sentais bien qu'il attendait de moi que j'insiste.

— T'es malade ou t'es pas malade ?

— J'ai bien l'impression que j'le suis, mais c'est difficile à dire. Peut-être que t'as raison, peut-être que c'est rien du tout...

— J'ai pas dit ça. J'en sais rien, j'suis pas docteur. Comment veux-tu que je le sache ?

Il hésitait. Juste à la pensée d'aller à l'hôpital, il se sentait déjà beaucoup mieux. À l'hôpital, il était comme tout le monde, un problème nu dans une jaquette de toile qui ne ferme pas en arrière, il était VAUG61031718, un numéro de série rappelée par le manufacturier, temporairement retirée du marché. Il hésitait en m'opposant que ces crétins de médecins n'en savaient pas plus long que le concierge sur ce qui cloche sous le capot des gens, il disait que le monde était cynique et courait à sa perte en n'admettant pas ses plus faibles et il en voulait pour preuve que ce même monde qui lui était hostile à cette heure considérait depuis toujours Argan, le malade imaginaire de Molière, comme une sorte de répugnant simulateur alors que, n'est-ce pas, il était évident que la maladie d'Argan est tout à fait réelle. L'hypocondriaque a besoin de soins lorsqu'au stade final il sent ses viscères se putréfier dans sa peau. J'en ai convenu bien volontiers tout en m'étonnant à voix haute de ce qu'il connaisse Argan, Molière et *Le Malade imaginaire*. Il m'a envoyé au diable en grimaçant et me traitant de bourgeois snob et prétentieux, puis il m'a promis de réfléchir à l'opportunité de prendre rendez-vous avec l'un de ces crétins de médecins.

Il est sorti marcher dans la nuit fraîche, son baladeur scotché aux oreilles, pour étudier la question. Pour ma part, j'ai décidé que ce n'était plus mon affaire et qu'il serait fou d'y songer plus longtemps. Dieu du ciel, il venait d'avoir vingt-sept ans ! Qu'est-ce qui peut bien nous arriver à cet âge-là ! Sitôt extraits des entrailles de

nos mères, n'a-t-on pas reçu la solennelle promesse qu'on ne serait jamais vieux, jamais malades et qu'on n'allait jamais mourir ? Non vraiment, me disais-je, ce serait folie que de perdre le repos là-dessus, et je me suis allongé sur la couette en travers de son lit. J'ai choisi au hasard dans la pile un de ses magazines pornos et me suis plongé dans la lecture d'une nouvelle à propos d'une fille arrêtée pour excès de vitesse sur une autoroute déserte du Texas. La fille a la culotte en feu et beaucoup d'imagination ; elle en vient vite à un arrangement avec le *Ranger* qui lui évite une contravention.

Il y avait même un dessin. J'ai lu l'histoire deux fois en étudiant les dialogues et tentant de les améliorer, puis je me suis endormi. Une heure ou deux j'ai fait des rêves, de sobres rêves tranquilles et chastes, et je marchais dans une forêt turquoise quand les grognements fâchés d'un sanglier qui charge m'ont fait bondir de frayeur.

Ce n'était pas un sanglier. C'était Vautour, debout pantelant près du lit, hors d'haleine, les yeux sortis de la tête avec l'air d'avoir vu la grande faucheuse en face. Une luisante sueur visqueuse lui trempait la figure, il trépi-gnait, au bord de la panique, et son haleine rauque descendait jusqu'à moi, me glaçait les sangs.

« Qu'est-ce qu'il y a », soufflai-je comme pour ne pas me réveiller moi-même, « ça ne va pas ? » Il ne répondait pas, n'avait rien entendu, le regard abîmé dans les filets de pêche cloués au mur. La frayeur manifeste est contagieuse. J'ai sauté hors du lit et me suis mis à le secouer comme un prunier. « Parle, mon salaud, dis-moi ce que

tu as ! » Il s'est tourné vers moi avec peine, une grosse veine mauve battait sur sa tempe et quand enfin il a parlé, je n'ai pas reconnu sa voix. « Mon cœur », a-t-il dit, « touche mon cœur. » Comme je demeurais immobile, figé dans la surprise, il s'empara de ma main droite et la plaqua sur sa poitrine. Il râlait : « Tu sens ? Hein, tu le sens ? »

C'était terrible. Boum BouM BOUM le cœur se jetait contre les parois du thorax comme une bête infernale encagée, les oreillettes étaient démentes et détraqués les ventricules, Bang BanG BANG les cloisons se rompaient en beuglant et ma paume impuissante se pressait sur ses côtes, enregistrant l'ouragan démentiel des turbines et des pistons qui crachaient là-dedans une fugue à la percussion, l'inferral solo d'un poltergeist logé entre ses poumons et j'ai cru hors de moi que le batteur invisible allait lui crever la peau.

Il s'est couché en gémissant doucement, sur le côté, plié aux hanches, semblable à un boomerang lancé trop loin dans la jungle et qui heurte une liane au retour, chutant mollement dans la mouvance des sables, sans désir d'être trouvé, sans espoir de reprendre l'air un jour. Puis, peu à peu, le rythme sourd de son être s'est fait plus régulier, l'écho s'est tu et j'ai vu qu'il dormait.

Dans le calme revenu, j'ai gagné ma chambre et me suis jeté tout habillé sur le lit. Mes souliers me serraient mais je ne songeais pas à les retirer. C'est sans doute d'avoir voulu m'endormir au plus vite qui m'a gardé les yeux ouverts toute la nuit, immobile, guettant le passage



Christian Mistral est né à Montréal en 1964. Son premier roman, *Vamp*, paru en 1988, a fait l'effet d'une révélation. Il a été suivi de trois autres volets du cycle « Vortex Violet » : *Vautour* (1990), *Valium* (2000) et *Vacuum* (2003). Christian Mistral a également fait paraître de la poésie, des nouvelles et des textes de chansons, qui lui assurent une place, à part et au premier plan, dans le paysage littéraire québécois.

160

BORÉAL
COMPACT
Boréal compact

présente des rééditions de textes significatifs – romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

C'est une histoire de trou dans le cœur, un trou de la grosseur d'un dix cents et qui fera mourir *Vautour* à vingt-sept ans. C'est une ode de l'écrivain-narrateur Mistral à son ami disparu. C'est une tentative pour redonner la vie à ce *Vautour* qui plane maintenant au-dessus de nos têtes. Mais ce roman parle surtout de l'Amérique, de celle qui se raconte bien des histoires mais qui n'y croit pas toujours.

Je crois que nous assistons en ce moment à une mutation littéraire de première importance chez les moins de trente ans. Le personnage de Vautour, qui est tout en même temps un Christ, un mutant, un prince fatigué et décadent qui vit dans son empire de pacotille, en est, et en sera, un des exemples les plus frappants et, sans doute, le plus bouleversant, car il arrive comme une foudre, sans qu'on l'attende. Christian Mistral vient d'en fixer le type avec un pathos unique.

Jean Basile, *Le Devoir*

On pense à Kerouac, mais un jour on pensera à Mistral.

Robert Lévesque, *Le Devoir*

Extrait de la publication